

Départ pour Auschwitz en tant que descendante de témoin

Partis jeudi 18 janvier pour 2h15, arrivés pour 5h à l'aéroport de Marseille, puis décollage jusqu'à Cracovie. Trajet en car de Cracovie à Auschwitz-Birkenau II. Se rapprochant du camp, je vis par la fenêtre la célèbre entrée avec les rails qui se rejoignent et entrent dans la gueule du loup. Dès cette vision je sentis mon cœur se resserrer, comprenant que ce voyage ne fait que commencer.

On descend du car, et c'est là que pour la première fois, j'entre voit la réalité de ce qu'il leur est arrivé. Je découvre le chemin par lequel ils sont arrivés après avoir été déportés. En chemin vers le camp d'Auschwitz-Birkenau, je commence à me sentir plongée dans l'horreur, dans ce terrible enfer qui, au fur et à mesure que nous approchons, devient une affreuse réalité que je ne réalisais pas m'être caché depuis tant d'années. Nous arrivons en ce lieu, mon corps suit machinalement la cadence du groupe qui écoute l'histoire attentivement. Mais quant à mon esprit, lui, ne fait que se chamailler avec ce que mes yeux sont entrain de visualiser. Je suis paralysée, entourée de ces barbelés, je ne fais que m'emparer de tous les aspects qui composent cette prison à mort.

"Du côté droit, les hommes, du côté gauche, les femmes." A l'ouïe de ces paroles, tout ce que mon esprit retiens c'est, à droite Léon et Victor, à gauche Ruchla et Fanny. En route vers les cabanons à notre droite, on traverse le pont, ce pont que seul mon imagination avait pu reconnaître parmi les récits de la guerre. Ce pont là je le traverse maintenant, les yeux grands ouverts, scriptant chaque fissure, chaque rayure. Nous entrons dans ce qui servait de toilettes, et là je ne peux rien faire mise à part m'arrêter net.

J'entendais au lointain les paroles de la guide, mais ce qui hantait mes oreilles était le silence assourdissant de cette maisonnette en bois. Mon regard ne pouvait que rester focalisé sur ce long muret en béton multipliant les trous sombres qui servaient de vécés. Je sentis mes larmes monter, c'était tellement dur, je savais que j'étais la seule à visualiser autant de tristesse et de terreur dans ce lieu que les autres semblaient observer comme un endroit quelconque. Mais moi je voyais bien plus que de simples trous dans le béton, je voyais une foule de personnes mortes de froid, de faim, de terreur, essayant de lutter, de rester fortes face à toute cette violence. Je ne peux retenir les larmes, le chagrin ni la nausée alors que le périple ne faisait que commencer.

Nous sortons, retrouvant les barbelés entourant l'atrocité. Maintenant c'est vers un cabanon servant de chambre que nous nous arrêtons. Les lits sont comme on me les avait précédemment décrits, empilés les uns sur les autres, tout ce que j'imaginai c'était Léon et ses compagnons, allongés écrivant les quelques mots qu'il a pu nous faire parvenir avant de mourir. J'observais non pas une maisonnette en bois vide, mais un vide qui faisait éclore la souffrance, la force restante de ceux qui tentaient de lutter, de ceux dont le destin était déjà tracé, et ceux contre leur volonté. Je ne pouvais rester là à écouter les paroles de la guide, je me retenais de ne pas m'enfuir pour pleurer toutes les larmes qui me venaient en toute sérénité. Je désirais échapper à toute cette atrocité à laquelle ma famille n'a pas pu se sauver. Le chemin fut long, nous nous dirigeons vers les douches...

Là je savais que je ne pourrais parler à quiconque jusqu'à tant que mon esprit me permette une trêve dans cette solitude cadennassée. Je ne pouvais avancer plus vite, je sentais mes jambes me lâcher peu à peu, alors que je savais qu'il fallait que j'aille plus vite. J'étais à l'arrière, derrière les classes qui avançaient d'une telle rapidité, je ne pouvais suivre cette acuité, mes forces ne pouvaient être rassemblées dans ce but, je devais avant tout tenter de m'empêcher de sortir de cette prison. A la traîne, je me retrouve à constamment observer les constructions des lotissements pour femmes, à imaginer Fanny marchant entre les allées à la recherche de tout ce qui aurait pu les aider. Les ruines des chambres à gaz ne m'ont que rappelées qu'ils ne sont pas rentrés, qu'ils y sont tous passés, alors que Mémé priait pour les retrouver.

La visite d'Auschwitz I n'était pas de tout repos non plus, moi qui pensais que le plus dur était passé, nous n'avions fait que la moitié.

« Le travail rend libre » cette devanture à l'entrée d'Auschwitz I était dès à présent au porté de mes propres regards qui espéraient ne plus être traumatisés par quelque autre atrocité. Mes jambes me portaient vers l'entrée entourée de barbelés à traverser rails par ci et rails par-là, alors que mon esprit, lui, restait, tétanisé, atrocement plongé dans chaque élément qu'on pouvait lui montrer.

Traversant à travers les blocs, les allées, les couloirs, je me rappelle, tourner la tête vers chaque façade, chaque construction dans lesquelles ma famille avait pu se trouver. Blocs après blocs, entre vêtements, chaussures, valises, cheveux, conserves de zyclon B, je ne faisais que me balader les yeux à moitié fermés par peur de ne pas avoir la force de tout surmonter, alors tête baissée, je déambulais dans Auschwitz, plongée dans mes pensées. Nous étions équipés d'écouteurs, mais je ne pouvais que les enlever, pour écouter le silence dans lequel le camp était tristement plongé, ce silence, je sais que jamais je ne le retrouverai autre part, il était d'une telle force, d'une telle violence, le silence reflétait en moi les horreurs des faits, il ne faisait que résonner les échos des cris, des tortures dans les caves qui m'ont terrifiées, observant à travers chaque œillet l'obscurité dans laquelle les opposants étaient plongés. Nous continuons de marcher à travers la nuit et les barbelés, et nous arrivons, devant une potence... elle était restée intact, il y avait même encore le crochet. Choquée, je forçais pour avancer et l'observer de plus près.

Puis d'un seul coup, tournant la tête à gauche, j'aperçu une construction en béton, une petite entrée obscure devant moi, les élèves y entraient un à un, les uns derrière les autres, silencieusement, en toute curiosité. Tout ce que je voyais c'était la cheminée qui en dépassait. C'est là que j'ai compris que j'allais mettre les pieds dans une chambre à gaz, cette chambre où ma famille a laissé la vie. J'entre. Il fait sombre, la pièce est petite, isolée, je me sentais enfermée, recroquevillée, et là j'ai senti le point dans ma poitrine, la boule dans ma gorge, la charge sur mon dos, j'ai vu les traces laissées des condamnés sur les murs, les rayures de leurs ongles encrées dans la pierre. Puis nous avançons vers les fours, encore ouverts, je n'ai pu soutenir le regard trop longtemps, je suis sortie, les yeux remplis de buées, une fois dehors nous sommes restés un bon moment, ce moment m'a pourtant paru infime, il a été comblé par les foules de larmes sortant de mes yeux qui ne supportaient pas un tel choc. Nous reprenons le chemin vers le bus, retraversons les rails, et là je me suis dit que

moi j'ai eu la chance de sortir, ma visite n'a été qu'un voyage qui ne marquait pas la fin du cours de ma vie alors qu'une partie ma famille, Elle, a dû y laisser la sienne, moi j'ai pu échapper à cette atrocité alors que ma famille, Elle, a été sacrifiée.

Tg1





AUSCHWITZ, LA MACHINERIE DE

LA SOLUTION FINALE

Le jeudi 18 janvier 2024, notre classe de terminale (TG1) a eu l'opportunité de faire la visite des « camps de la mort », Auschwitz I ainsi que Auschwitz Birkenau. La visite de Auschwitz I, durant l'après-midi, nous a permis de comprendre plus particulièrement les rouages de ce qui est appelé « l'entreprise » ou « l'industrie » de la mort.

- 3 aspects de ce génocide nous sont alors apparus successivement :
L'INDUSTRIALISATION du génocide entraînant LA DESHUMANISATION de ses victimes qui est rencontré avec LA RESILIENCE juive et tsigane.

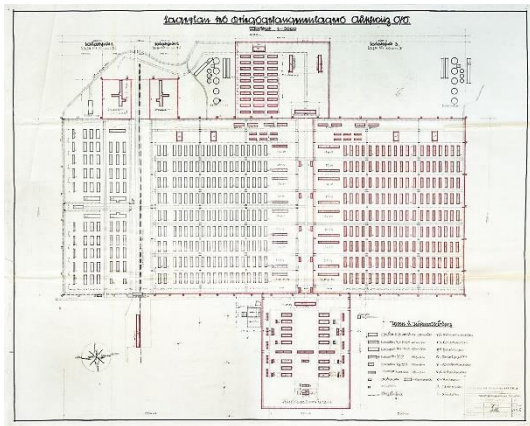
° Bien que l'ensemble de cette visite fût marquant, un élément à particulièrement retenu notre attention. Il s'agit de la profonde minutie avec laquelle a été élaborée la mise à mort des Juifs. En effet, à l'instar d'une usine, la conception d'Auschwitz Birkenau répond à une logique de productivité : il s'agissait de trouver comment tuer le plus possible, le plus rapidement possible.

Les difficultés des Nazis n'étaient nullement d'ordre moral mais de logistique. Ainsi, comme nous l'a expliqué notre guide, le tourment des Nazis face au spectacle atroce des cadavres juifs différait bien du nôtre : le leur était dû à la gestion des cadavres.

Le caractère automatisé du génocide a été mis en avant par une maquette représentant la chambre à gaz et le crématoire II, que nous avons pu observer dans un bloc d'Auschwitz I.

Bien que cette maquette illustre les bourreaux nazis tels que nous avons l'habitude de les imaginer, (comme participant activement et consciemment aux meurtres), des éléments de la visite d'Auschwitz Birkenau tels que les archives des plans de ses bâtiments et les rails sur lesquelles passaient les wagons transportant les déportés, nous ont révélé l'aspect moins violent du génocide mais tout aussi essentiel pour son exécution. Ainsi, les rouages du génocide n'étaient pas seulement alimentés par des bourreaux à proprement parlé mais également par des salariés effectuant des tâches que l'on peut retrouver dans la vie de tous les jours : conduire des trains, conceptualiser l'architecture de bâtiments...

Le génocide était bel et bien organisé sous forme d'une industrie avec de multiples acteurs aux métiers variés. Alors dans cette machinerie de la mort, nombreux étaient les bourreaux.



° Ce processus d'industrialisation s'accompagne intrinsèquement d'une déshumanisation. En effet une particularité de ce génocide réside dans l'effacement de tout trait d'humanité des Juifs et Tsiganes. Ils étaient réduits à l'état d'outil, réifier dans un but lucratif. Sans même parler de leur force laborieuse qui était exploitée par le Reich, leurs cheveux étaient utilisés à la fabrication de tapis. C'est en effet lors de la visite d'Auschwitz I que nous avons pu visiter une pièce dans laquelle se trouvaient les cheveux des victimes, et certains échantillons de tapis faits avec ces mêmes cheveux. Ils vivaient dans des conditions désastreuses qui ne laissaient pas de place à l'hygiène, comme nous avons pu le constater en visitant les latrines de Auschwitz Birkenau où les détenus y étaient frappés lorsqu'ils faisaient leurs besoins et où le manque de soin de l'endroit rendait l'odeur insoutenable. Ce droit à l'hygiène qui leur était enlevé participait à leur déshumanisation.

° Toutefois, malgré l'industrialisation de la mort, mise à bien au travers de moyens atroces qui visaient à déshumaniser les prisonniers, les traces laissées après leur mort témoignent d'une humanité ; toute humanité conservée est une dignité maintenue ; et face aux efforts systémiques des Nazis de déshumaniser les Juifs et Tsiganes, une telle volonté relève de la résistance. A la suite de la visite des deux camps, nous étions tous confrontés à un choc moral : les stockages des cheveux, des vêtements et biens personnels arrachés aux juifs qui se trouvaient dans le bloc 27, ainsi que leur quantité, consistant un spectacle intense et perturbant. Pourtant, nous avons constaté que la déshumanisation n'est pas inexorable et qu'en dépit de la volonté d'anéantir une population, et de détruire des corps, demeurait une culture et subsistaient des esprits humains. Cette humanité intangible est exprimé par Benjamin Fondane, un homme tué à Auschwitz-Birkenau, dont la citation figurait dans le même bloc : « Souviens-toi seulement que j'étais innocent, et, comme toi, j'étais mortel ce jour. Moi aussi, j'avais un visage marqué par la colère, par la pitié et par la joie. Tout simplement, un visage humain ! » De surcroît, nous avons pu voir des dessins faits par les enfants déportés représentant, pour certains, le bâtiment de Auschwitz Birkenau, montrant ainsi que même dans la terreur, les victimes ont trouvé un moyen d'exprimer leurs émotions et leurs expériences, preuve de leur humanité et de la sensibilité qui la caractérise.





Le silence

Nous étions le 18 janvier 2024. C'était un jour de pluie, froid. Après avoir voyagé de longues heures, nous y étions enfin, enfin dans ce lieu tristement connu pour être le plus grand cimetière d'Europe, Auschwitz, Auschwitz-Birkenau. Nous avons des consignes ; ne pas manger sur le site, ne pas courir, ne pas rire. Non, nous n'avons pas mangé, nous n'avons pas couru, nous n'avons pas ri...

Nous avons gardé le silence, mais un silence bien différent de celui que les détenus devaient garder. Un silence volontaire, glacial et qui était d'une puissance si extraordinaire qu'il permettait de transmettre tant d'émotions simplement avec ça, le silence.

Les innocents condamnés à Auschwitz devaient eux supporter les cris de désespoir et de douleurs de leurs camarades et de leur famille ou même entendre les menaces des kapos et des SS.

L'incapacité de pouvoir se révolter, crier et d'exprimer sa haine devait être insupportable. On leur a arraché la parole, on leur a empêché de s'exprimer, et le monde est alors resté silencieux face à cette infamie.

Alors j'étais là, je marchais sur le même sol que des milliers de gens innocents qui ont perdu la vie, et j'étais silencieuse. Je ne disais plus rien...Je réfléchissais et ma haine grandissait. J'ai gardé le silence pour montrer mon respect, et mon choc.

Nous sommes humains, nous sommes égaux, et nous devons garder notre humanité. Le silence est une chose aussi puissante que faible, et il faut savoir le briser lorsque l'on fait face à une injustice. Il faut apprendre à parler avec le cœur et à faire des décisions qui ne font pas de nous un monstre.

Alors voilà, le silence peut en dire plus qu'un discours.

Mais le silence peut aussi dire au secours.

